

C'est d'ailleurs ce qui explique son insistance sur la dimension de concertation comme condition de positivation de l'énergétique de la confrontation. De substantiels développements sont consacrés aux formes d'association des salariés et de leurs représentants à une stratégie dont elles constituent l'une des conditions les plus élémentaires de succès. Les auteurs insistent à juste titre sur l'indispensable lien de confiance entre toutes les parties en présence. La pluralité en est le meilleur gage de pertinence. Une pluralité qui prend aussi la forme d'une combinaison des regards en vue d'un croisement des savoirs dans une pratique transdisciplinaire « au service de tous les acteurs ». De pages très éclairantes sont consacrées à cette exigence polyphonique.

Jacques Julliard

Le malheur français

Flammarion, 2005. 141 pages, 12 euros

Dans la veine de Péguy, Bernanos et autres polémistes vif-argent, Jacques Julliard est familier de ces coups de sang qui nous valent à périodicité irrégulière de petits essais coups de gueule nullement fielleux mais toujours mordants, acérés et d'une belle vigueur roborative. Peu lui importent les attaques et faux-procès que lui vaudront ses positions anti-conformistes. Le « politiquement correct » n'est pas sa tasse de thé. Il lui préfère l'exigence de vérité quel qu'en soit le prix.

Et la vérité est que la France s'enfoncé insensiblement dans sa propre turpitude, dans un mal où elle se complaît en une délectation morose qui signe son déclin, un déclin moins inscrit dans les faits

Mais à quoi bon tout cela ? L'objectif est bien sûr d'amélioration conjointe de l'efficacité économique et du bien-être des salariés. Les auteurs prennent soin, dans la troisième partie, de l'énoncer dans toutes ses déclinaisons, chacune faisant l'objet d'un chapitre ou presque : le développement des compétences, la santé au travail, l'accompagnement de projets d'investissement, les mutations de l'organisation au quotidien, sans oublier le maintien dans l'emploi par déploiement des vertus de la gestion prévisionnelle.

Un livre riche, solide et tonique dont la lecture s'impose avant tout passage à l'action...

Jacques Le Goff

que « dans les têtes ». Nous baissons si promptement les bras dans un « rien de va plus » réputé de bon aloi tout en gardant le menton haut d'une dénonciation qui épargne chacun à bon compte dans l'accablement des « autres ». Un jeu de défausse bien français dont nous finissons aujourd'hui par payer le prix, celui de l'impuissance à faire face à nos problèmes, à les prendre à bras-le-corps dans un élan collectif, à les finaliser sous l'horizon d'un changement dont il faudrait assumer le risque.

Or, c'est là que le bât blesse : notre pays est devenu dans ses fibres les plus intimes conservateur, pire : conservateur et révolutionnaire tout à la fois. D'où un dédoublement permanent dans le faux-

semblant, la mauvaise foi, les revendications les plus étriquées, les plus crispées sur la défense des privilèges acquis travesties en défenses vertueuses du service public, de la dignité... dans un lyrisme qui ne trompe personne, surtout pas ses auteurs. D'où le cynisme d'un double langage jamais très éloigné de la schizophrénie. « Peu de pays nourrissent une telle passion de l'égalité, associée à une recherche effrénée de privilèges de toutes sortes. Nous sommes, nous Français, les schizophrènes de l'Occident ». Voilà de quoi se faire des amis ! Et tout spécialement lorsque l'auteur renvoie dos à dos un « syndicalisme d'immobilité » et un « capitalisme de prébendiers », ou

fait des événements de 1995 un « Mai 68 au rabais », ou bien encore ouvre son propos par le rappel du triste échec de la « journée de solidarité » enterrée dans la grandiloquence du quant-à-soi. Où l'on voit que, selon une idée autrefois martelée par Emmanuel Mounier et bien d'autres, le changement social ne peut faire l'économie du « changement en chacun ». Péguy ne se trompait sans doute pas en énonçant que « la révolution sera morale ou ne sera pas ». Mais elle suppose une mentalité autre que celle de « notaire » comme dit Julliard.

Vif comme une bise salubre et... forcément piquant !

Jacques Le Goff

Jean-Yves Ruaux

2030 : le papy crash ?

Alvik, 2005. 412 pages, 17 euros

Il voulait intituler son livre *Faut-il tuer les vieux ?* Si son éditeur lui a préféré un titre moins provocateur, Jean-Yves Ruaux n'en pousse pas moins dans cet ouvrage un cri d'alarme aux accents humoristiques grinçants. Nos analyses politiques, économiques, syndicales n'ont de mots que pour les effets du papy boom ; personne ne se projette dans 30 ans. Politiques à court terme, électoralisme et fuite du vieillissement conduisent à un autisme social et nous promettent une France apocalyptique en 2030. Pourtant malgré des premiers chapitres étayés de statistiques qui confirment notre comportement suicidaire, Jean-Yves Ruaux propose des axes d'actions qui pourraient permettre de surseoir « au meurtre des vieux » et surtout suggère cinq raisons d'espérer. La France possède des atouts. Tout est encore pos-

sible mais tout doit être mis en œuvre pour éviter la guerre des générations dans les entreprises et dans la société, pour recréer ou soutenir des solidarités dans les quartiers. Les responsables politiques et les partenaires sociaux ont le devoir d'agir, sans quoi les coûts sanitaires et sociaux seront insupportables pour les générations futures. L'organisation du travail et particulièrement la gestion des fins de carrière, les choix urbanistiques d'aujourd'hui préfigurent le monde de demain. C'est un défi tant collectif qu'individuel : celui de revaloriser la richesse de la transmission entre les générations, celui de « redire » la mort pour assurer la continuité de la vie, celui selon les mots de Jean-Yves Ruaux de « se réconcilier avec soi comme véritable art d'enseigner le crépuscule ».

Monique Boutrand